

CULTURE

Les artistes en exil bientôt installés à la Cômérie pour créer

MARSEILLE

Le lancement de l'antenne marseillaise des ateliers d'artistes en exil a été présenté vendredi. Les artistes seront accueillis à la Cômérie, lieu dédié à la création dirigé par l'association Montévidéo.

Les artistes qui ont dû fuir leur pays, poussés hors de leurs frontières par les guerres et les discriminations pourront bientôt trouver refuge à Marseille pour y vivre et créer. Lancée il y a quelques mois, l'antenne phocéenne de l'atelier d'artistes en exil (aa-e) était à la recherche d'un lieu d'accueil et de travail adapté. C'est désormais officiel : sous l'égide de l'association Montévidéo, les artistes vont pouvoir investir les 3 500 mètres carrés de l'ancien couvent de la Cômérie, situé dans le quartier Breteuil/Vauban (6^e). Prémpté par la mairie de Marseille en 2019 pour devenir un équipement public à vocation culturelle, l'espace a été mis à disposition il y a deux ans de l'association Montévidéo pour y accueillir des artistes, « dans l'esprit de préfigurer l'idée



De gauche à droite : Sarah Gorog, Nicolas Stolypine (atelier des artistes en exil Marseille) Hubert Colas (Montévidéo) et Judith Depaule (ateliers des artistes en exil Paris). PHOTO B.G.

d'un centre culturel en direction des amateurs et des professionnels », présente Hubert Colas, directeur général de Montévidéo.

Un écrin idoine pour accueillir les artistes accompagnés par l'aa-e, qui a pu compter sur une enveloppe de 50 000 euros mobilisée par la Région Sud dans le cadre des

mesures de solidarité engagées par la collectivité en faveur des artistes ukrainiens. Si le futur de la Cômérie est encore « en discussion avec la Ville de Marseille », « l'idée, c'est de pouvoir faire émerger des collaborations, confrontations et dialogues entre les artistes », souligne Hubert Colas, et de mettre en œuvre à terme « des ateliers

participatifs entre amateurs et professionnels ».

Accompagner pour créer

Créé en 2017 à Paris par Judith Depaule et Ariel Cypel, l'aa-e a pour vocation d'identifier des artistes en exil de toutes origines et de toutes disciplines, pour les accompagner en fonction de leur situation et de leurs be-

soins. De la mise à disposition d'espaces de travail à la connexion avec les réseaux professionnels, jusqu'à l'orientation vers des soins médicaux ou psychologiques, « la grande force de l'atelier, c'est de réunir cet accompagnement social, administratif et artistique », souligne Nicolas Stolypine, coordinateur de l'aa-e à Marseille.

Un précieux soutien dont ont pu bénéficier Khaled Alwarea et Mike Shnsho, fondateurs du collectif syrien UV lab. Architectes et scénographes, ils sortent à peine de six semaines de chantier qui ont permis de créer *le Kraken*, œuvre monumentale de toile et de bois exposée à Lyon jusqu'au 27 juillet. « À partir de matériaux de récupération, on conçoit une œuvre adaptée à un lieu », soulignent les artistes dalmascènes.

Arrivé à Paris en 2017, Khaled Alwarea a contacté directement l'aa-e. « J'ai débarqué sans connaître personne. L'atelier m'a été d'une grande aide pour rencontrer des artistes et comprendre les rouages administratifs français. » Exilé de Syrie depuis 2013, l'artiste engagé dans la révolution sait qu'il ne pourra pas revenir dans son pays tant que le régime de Bachar al-Assad sera en place. « C'était difficile de quitter la Syrie, mais nous y étions obligés, pour pouvoir être libre de créer. »

Benjamin Grinda

Trois p'tites chroniques du temps qui s'en va

LIVRE

Avec « Trois p'tits bars et puis s'en vont », Martine Gärtner installe le lecteur devant le zinc. Après 20 ans d'enseignement à Frankfort, cette universitaire revient dans son Sud natal et livre trois nouvelles qui puisent dans ses clichés d'enfance l'évocation d'une époque en noir et blanc.

Le Zanzi-bar de la rue Bourgeois, qui a changé de vocation, le grisant Café instantané à Marseille, ou le XX^e siècle où les sardines grillées se mêlent aux croches

du jazz sur le port de La Ciotat : l'auteure marseillaise invite à pousser la porte de trois bistrotts emblématiques pour laisser court à ses souvenirs et ses rêveries. Elle ancre ses réflexions dans un monde qui s'estompe, de plus en plus flou qu'il s'enfonce profondément dans l'ambiance des bars de nuit.

Rue Bourgeois, Martine Gärtner plante ses pas dans ceux de son père, arpenteur infatigable de Marseille, qui la conduit jusqu'à l'ancienne devanture d'un bar où convergent les souvenirs. Syndicaliste, engagé, peu apprécié des directions, il a sillonné la ville au gré de ses emplois successifs, jusqu'à son entrée au service des ventes du quotidien *La Marseillaise* où, il restera jusqu'à sa retraite. Ces « 22 années lui vont comme un gant », précise-t-elle

« puisqu'il travaille dans une structure qu'il a toujours soutenue par ses activités militantes ».

Autre lieu, autre ambiance. On quitte le monde ouvrier pour s'enivrer d'alcools et de danses. En deux temps, deux mouvements, un face-à-face entre deux femmes fait s'entrechoquer les époques. Sur le port de La Ciotat, le son du jazz succède au chant des cigales. Entre chien et loup, un observateur laisse flâner son esprit d'une cliente à une autre. Quand un siècle décline et l'autre commence, comment retenir la beauté du monde ?

Après deux premiers romans, c'est un recueil de nouveau poétique et méditatif que signe là Martine Gärtner, publié dans la collection littéraire « Rue des écoles » des éditions L'Harmattan.

M.G.



Un recueil de nouvelles, poétique et méditatif. PHOTO DR